

UN AUTRE HIVER EN ABSENCE

Cinquième conversation depuis Beyrouth

Marc-Antoine Cyr // 20 décembre 2012

*D'une main ferme serre
Dans la mortaise de ton toucher
Le monde qui t'entoure.
Contre ta paume percevant
Autre chose que ta paume.*

– *Fernando Pessoa*

Il arrive quelquefois que l'on vous sauve. Oh, ce ne sont jamais de grands périls, ceux que coudoie le voyageur. Mais qu'on vous sauve, oui, cela arrive quand on est de la race des batteurs de semelles, des porteurs de sac à dos, des chercheurs d'auberges.

Il m'est arrivé, en Asie ou en Afrique, en Amérique aussi, d'avoir droit à des sauvetages que j'ai tenus dans l'instant pour providentiels, mais qui sont juste le lot ordinaire du voyageur, sans qu'il sache très bien comment se parlent entre eux les anges qui surgissent quand on ne les attend pas, quand on ne les espère même plus, quand même on a arrêté de croire en eux.

Perdu une fois au milieu d'une palmeraie en plein crépuscule, ne trouvant plus le sentier du retour, croyant devoir y passer la nuit parmi des hyènes – et pourquoi pas des tigres et des tarentules –, j'ai vu passer un promeneur sorti de nulle part, de l'ombre sans doute, immatériel avant cette seconde et pourtant bien vivant devant moi, allant droit où je devais aller moi aussi et consentant d'un sourire à m'y conduire sans rien demander en retour. Une autre fois, sur un autre continent mais dans un même crépuscule, sur un bord de route isolé, je savais que j'avais raté le dernier bus et je savais qu'il n'y avait rien d'ouvert à vingt kilomètres à la ronde. Une pluie s'est mise à tomber comme d'un robinet, pour me narguer peut-être ou pour que je désespère plus encore et complètement, chaque ploc résonnant comme haha ! Et puis a surgi ce couple suédois, égaré lui aussi mais protégé de la pluie par une voiture. Ils m'ont vu, m'ont ouvert leur portière et n'ont même pas cillé à l'idée que je mouille leur siège arrière. « On ne laisse pas quelqu'un comme ça dans la pluie », ont-ils dit comme un proverbe, tandis qu'ils me ramenaient vers le village.

Chaque fois quelqu'un vous sauve. Quelqu'un vous ramène.



Dans un voyage – cela arrive toujours deux ou trois fois, c'est comme une règle –, il est des moments affolants où rien ne semble s'accorder. Ce n'est pas vous, ce n'est pas la ville, c'est simplement un désaccord entre vous deux qui n'est la faute de personne. Soudain la ville semble tanguer comme un navire près de se renverser. Rien n'a changé pourtant, c'est toujours la même ville et c'est toujours vous, mais rien n'arrive plus à vous y ancrer. Vous vous engagez dans une chicane que vous n'avez pas cherchée. Sans prévenir, le monde entier se délite, il se défile. Il y a des rires autour de vous, mais vous n'entendez plus que les alarmes, les coups de gueule, les klaxons. La mer et la terre sont toujours là devant, mais vous ne voyez plus que le détail des ordures, la laideur d'une passante qui crache au sol, ou celle d'un chien qui pisse méchamment sur une plante. Ces heures-là, le monde devient illisible et cela ressemble à un sortilège. Vous vous mettez à calculer vos fautes et vous vous sentez puni. C'est une solitude nette et c'est aussi un effroi terrible, parce que vous ne savez pas si cela reviendra, l'accord. Vos oreilles grillent d'un bourdon qui vous brûle, et bien sûr vous vous dites que ce sera éternel, ce sortilège et toute cette vie qui tanguent.

Pourtant, c'est dimanche. Ce n'est qu'un beau dimanche de décembre. La Méditerranée ne s'ébroue d'aucun remous. Mais pour vous et pour vous seul, dirait-on, le monde se dérobe.

Dans un voyage, cela arrive toujours deux ou trois fois. Qu'est-ce qu'on y peut ?

C'est dimanche et tu me manques. C'est dimanche et ce n'est pas grave que tu me manques, c'est un jour où j'aime bien m'ennuyer, juste pour étirer les heures. Plus interminable sera ce jour et plus je vais m'en régaler. Dimanche est la virgule du labeur et j'en profite pour remplir ton absence d'un peu de la présence des autres, ceux d'ici que je ne connais pas.

À la terrasse du Petit Café à Raouché, je ne suis pas le seul à être venu m'ennuyer sans chagrin, à savourer ce temps élastique et à sourire à l'idée de te revoir plus tard, je ne sais pas quand. J'aime m'ennuyer parfois des gens et faire de certains après-midis des ponts très longs à traverser. Mes pensées défilent comme les plats que passent les serveurs aux tables, j'y picore un peu et puis elles repartent de ma tête allégées. Pour une heure longue, on partage tous ce ballet des serveurs, cet horizon de mer et la musique qui braille et qui grésille depuis un haut-parleur.

Jourrrrrr aprrrrrrrès jourrrrrr, j'ai toujourrrrrrrs le maaaaaal de touaaaaaa, nous chante un rossignol qu'on imagine la bouche en forme de roue tant il fait la ronde à ses r.

C'est comme un soir de théâtre à regarder les autres vivre et pleurer et mourir à notre place. Chacun à sa table et pourtant ensemble. Je suis à la fois calme et agité de cet ennui que j'étirole à ma guise, cet agréable ennui pas du tout mortel que je

me fais sachant qu'il n'appartient qu'à ce dimanche et que demain, j'aurai recommencé de te trouver.

Je n'ai plou la forrrrrrce de t'attendrrrrre... C'est touaaaaa ma channnnnnce et toi ma chanson...

Et là, toute la terrasse tangué. Le monde se rompt et s'effiloche. Un orchestre qui s'en va penchant, qui s'en va glissant dans sa fosse. Le vent fait tourner les voiles et les cheveux des femmes et il perce aussi le voile de doux ennui que je m'étais fait. Je tressaille comme d'un frisson de mort. L'odeur du narguilé entre dans mes naseaux comme dans un moule et elle m'écoeure, quand tout à l'heure elle me plaisait beaucoup. Il me semble que tous les yeux me dévisagent et que la mer n'est plus si luisante. Il me semble aussi que je n'habite plus nulle part et que tout mon avenir s'est ensablé. Que je ne sais plus comment il faut écrire et encore moins comment il faut exister et encore moins comment sourire. Les regards me percent comme des dards et ils me disent que je ne devrais pas me trouver là, que je gâche tout, que rien n'a de sens et que je devrais rentrer chez moi en me repentant comme d'une faute.

C'est dans cet instant où ma solitude me tombe dessus comme une montagne et que son poids va libérer des sanglots d'il y a longtemps, enfouis au fond de ma faille, que la main d'un serveur vient se poser sur mon épaule. Je lève l'œil et ce garçon me jette une phrase simple comme un don : « You are welcome here, sir. » C'est gratuit, c'est inattendu. Ce garçon que je n'avais pas remarqué juste avant faisait partie du sortilège, qu'il retire d'un geste. Un clairvoyant, celui-là.

Du haut-parleur, on égrène des soucis que je n'ai plus. Je m'éternise ici une heure encore. Sauvé. Raccordé au reste.



Peut-être qu'on voyage aussi pour ça. Sûrement pour ça. Pour ces vertiges que l'on présume mais desquels on se méfie aussi. Parce qu'on se connaît trop mal quand on n'a plus que ses habitudes et sa maison comme paysages. À cet abri choisi, parfois, il semble pousser des barreaux. On se sent bien chez soi et pourtant on part. On se fait passe-muraille, on cherche par-devant des étonnements, des dangers, des paysages nouveaux à se ranger sous les yeux ou dans des albums, comme preuves qu'on aura un peu vécu. Et c'est souvent ça, c'est souvent comme ça, des paysages vous sont prêtés pour un temps et la vie vous traverse alors les veines dans une plénitude qui abolit tout, même la distance entre vous et le fond de l'air, entre la substance et l'essence. Un paysage ou une rencontre vous font appartenir aux choses, à toute chose, avec une acuité effarante. Pour cela, il faut supporter les heures d'attente, les autobus qui vous secouent, les turbulences et la bouffe mauvaise des avions, des fatigues et des cahots, et aussi parfois de tomber dans des instants d'effroi comme on tomberait

dans un trou. C'est le prix de ces plénitudes, de ces éclats qui ne durent pas. On les paye cher, ces pépites-là, on n'a jamais la garantie de les trouver, mais on ne les échangerait pour rien. Sans elles, la vie resterait une maison avec des barreaux. On revient de voyage tanné, épuisé, creusé de quelques rides, on se refait un visage et on reprend le cours normal un peu mieux accordé au reste.

Pour voyager, il faut défier des pièges. Traîner avec soi quelques remèdes. Aller frôler peut-être le désespoir. Se tenir à la barre quand le monde tangué et qu'il ne vous raconte plus rien. Ne jamais être sûr de ce qui viendra quand on aura traversé le col et que s'ouvrira une vallée ou un précipice. Être perdu deux ou trois fois mais chaque fois pour toujours, avant d'être secouru par un mot tout simple : *welcome*.

Ainsi le voyage se passe. Il n'a plus seulement le poids des albums ou des souvenirs qu'on en rapportera. Il se dépose en vous mais il vous allège aussi. Ainsi on se sent lavé au savon des autres. On se sent dépouillé et frotté des mêmes parfums humains. Ce savon commun.

Et si le monde tangué encore et que son méchant sortilège reprend, parfois on se rassure parce qu'on a connu une fois le sésame. Quelqu'un viendra sans doute et éloignera le mauvais sort avec un mot. Juste avec ça.



Les premiers jours, une ville où l'on arrive paraît immense. D'une taille presque impossible. Quand on y débarque, Beyrouth semble sans limites, s'étendant plus loin encore que la fin du monde. On vous donne rendez-vous à Monnot et vous entendez : avance jusqu'à Bangkok, tourne à droite, marche jusqu'à Hanoï, c'est dans ce coin-là. Puis la ville rapetisse. On relie les points les uns aux autres sans dépasser de la feuille mentale et on observe en pensées le dessin en sachant ce que chaque point représente. Vient un temps où la ville se tient à simple hauteur d'homme. Et bientôt, on croit la tenir tout entière dans le creux de sa paume.



Pour les trouver, il a fallu rôder, tourner, prendre une rue et puis une autre, demander le chemin à quelques ouvriers qui n'étaient jamais d'accord entre eux, à des marchands qui se grattaient le crâne, puis à des passantes qui justement passaient mais sans avoir rien à nous répondre. J'étais avec A. et dans sa main il y avait bien une adresse et même le nom d'une personne responsable qui devait bien exister. Mais dans cette ville, on sait que les adresses sont inutiles et que c'est autrement qu'on se repère. Le temps de se garer en double file et d'entrer dans une boutique pour demander le chemin, le temps que le boutiquier et que quelques clients s'en mêlent et pointent du doigt des directions différentes sans arriver à se mettre d'accord, une autre voiture s'était garée en triple file et

empêchait d'avance même l'idée de poursuivre la route traînés par ce moteur. On a donc abandonné la voiture et on a continué à pied. Puisqu'aucune rue ne semblait mener où l'on allait après qu'on les ait écumées toutes, on a préféré prendre une ruelle et c'est au détour d'un muret qu'on a entendu un homme dans notre dos nous dire : « *Welcome*. On vous attendait. » Cette école où l'on allait était cachée par quatre immeubles et on n'y accédait que par cet étroit chemin boueux. Mais tout cela n'avait plus rien d'étonnant depuis que *welcome* avait été prononcé.

Une fois à l'intérieur, c'était une école comme il y en a d'autres, un peu pareille à celle de mon village d'enfance en Gaspésie. Même odeur de craie. Même sol de *terrazzo*. Mêmes bricolages aux murs des couloirs et mêmes petits pots de colle jaunes. Même pépiement tandis que j'entre. C'était une école un peu familière, sauf que cette fois j'étais l'adulte invité et non plus un garçon étirant le cou depuis son pupitre pour voir qui venait d'entrer. J'étais la raison du pépiement et intérieurement je souriais, parce que je prévoyais qu'ils allaient m'appeler monsieur. Je n'allais pas leur dire que c'était moi qui voulais m'asseoir à leur pupitre et les appeler monsieur ou madame, leur dire que c'est aux moutards que l'on devrait donner ces noms respectueux parce que c'est bien à eux de nous instruire et pas l'inverse.

Non, aujourd'hui, j'allais respecter la règle. Monsieur c'est moi, d'accord.

J'entre dans la classe. La plupart des enfants que j'ai là devant moi maîtrisent encore mal le français, mais leurs yeux rient quand je parle. Peut-être qu'ils trouvent aussi étrange que moi ma présence devant eux, un Canadien passant sa vie devant des carnets comme on fait ses devoirs et qui en plus devrait avoir des choses importantes à leur dire. On commence la rencontre comme ça, à se sourire des yeux et à se demander les uns les autres ce qu'on fait là.

Par crainte peut-être de rester au-dehors et par crainte des sortilèges, j'ai traîné un semblant de sésame avec moi. Un texte que j'ai écrit ailleurs et qui s'appelle *Le pied marin*. C'est l'histoire d'un garçon assis sur un bout de quai, attendant d'être assez grand pour que des bateliers veuillent bien le laisser monter à bord et quitter la rive. Je leur parle un peu de Nicolaï qui fume des cigarettes imaginaires et qui trouve le temps long. Je leur parle aussi de Sophie, cette fille qui le rejoint sur son bout de quai avec un sac à dos plus gros qu'une maison. Je leur parle et ils rient. Je me dis que c'est à cause de ce français râpeux que je parle, de cet arabe chantant dont ils ont l'usage et pas moi, de ces deux langues qu'il faut déplier comme un pont et que leur prof saisit au vol et transcrit pour eux comme pour moi. Je parle de Sophie et de Nicolaï et j'ai envie d'expliquer pourquoi, d'expliquer d'où je viens, de détailler ce bout de quai de Gaspésie où j'allais attendre d'être grand et duquel je semblais ne jamais vouloir décoller, parler de mon enfance interminable quand j'y vivais et qui aujourd'hui me semble être passée si vite, leur exposer le pourquoi, le comment, le quand de ce texte et m'excuser aussi d'être venu là avec l'air de savoir des choses et ces poils au menton qui exigent que l'on m'appelle

monsieur... mais je perds le fil. Soudain l'école entière va se mettre à tanguer et moi à ne plus du tout la trouver familière. Le sortilège a repris pour une deuxième fois. Je m'accroche discrètement au rebord du tableau noir et attends que la mer intérieure se calme quand l'un des enfants interrompt mon monologue, interrompt la traductrice et me sauve.

Il me dit : on sait.

Il veut dire que pour eux tous, mon texte se passe de mes explications. Et c'est à eux alors de se précipiter pour me raconter, dans un arabe que leur maîtresse ne parvient même plus à traduire à mesure tant il déborde comme de mille boîtes à musique, me raconter et rire parce que ce bout de quai, ils le connaissent. Ce bout de quai pour eux n'est pas en Gaspésie, mais juste ici en bas de la pente qui mène à la mer de Beyrouth. Chacun leur tour, ils y sont allés et ils ont vu passer un navire qui aurait pu les emmener loin du Liban et de leur enfance. Comme Nicolai et comme Sophie, ils ont attendu cent fois un navire qui jamais n'est venu puis ils sont rentrés chez eux.

Ils m'ont ensuite poliment demandé de me taire et à plusieurs ils m'ont fait la lecture de ma pièce, dans un français plein de roulis et de crêtes. Pour un instant, le temps de la lecture, nos yeux étaient du même bleu marine. Dix mille kilomètres et trente années entre mon enfance et la leur et pourtant le même quai dédoublé, la même mer pour tout le monde.

Ce sont des instants comme ceux-là qui aussi vous sauvent. Toutes ces heures passées avec soi-même et son tangage intérieur et le monde illisible mais dont on essaie de faire émerger un signe ou un repère, cette idée persistante que c'est peut-être en pure perte, ce « à quoi bon » qui vous use et qui vous dit que de toute façon on ne voyage ou on n'écrit jamais vraiment, on ne fait que se déplacer. Ces instants-là vous rendent tout à coup le monde facile à vivre, joyeux, d'un seul trait. Pour un jour encore, vous êtes sauvé, et c'est encore plus beau que si un navire vous avait enfin accepté à bord. Vous restez là et tout de même vous voyagez. Vous êtes de nouveau en voyage et une brèche en vous vient de s'ouvrir. La vie s'écoule par cette brèche et ce n'est plus grave qu'elle vous échappe. Vous n'avez plus envie de la retenir comme une heure de dimanche. Ils vous appellent monsieur, et pourtant vos yeux sont bleu marine comme les leurs.

Alors je fais un pas de plus, sans trembler. C'est dans ce bleu marine partagé que je trouve la permission d'une autre histoire à écrire.



On peut passer plusieurs fois sur la Corniche et, perdu dans ses pensées ou occupé avec la contemplation de la mer et de la faune beyrouthine, ne jamais l'apercevoir.

Souvent, j'ai tracé toute cette longueur avec mes pas. La ville sur l'épaule gauche et la mer sur tout le flanc droit. Le phare – le nouveau – au loin devant moi. Peut-être attiré par le piaillage d'un enfant ou par l'aboiement d'un taxi, j'ai cette fois-là tourné les yeux par-dessus mon épaule gauche et j'ai vu pour la première fois cet espace béant entre deux tours. J'ai cru y distinguer comme des quenouilles dressées. C'était assez étrange pour que j'aie envie de m'approcher.

Sur la Corniche, la ville à gauche et la mer à droite sont séparées par une large route sur laquelle les chauffeurs filent sans merci. Ils préféreraient écraser que ralentir et laisser passer, cela se sent. C'est donc au péril de ma vie et pour la supposition de quelques quenouilles que j'ai traversé la route pour aboutir côté ville, à longer le dernier immeuble avant la béance. C'est en avançant le nez par-dessus la rambarde que j'ai eu la vision troublée par un éclat de soleil et que j'ai failli douter de ce que j'y voyais, dans ce creux. Derrière la rambarde, c'étaient bien des quenouilles et lacés aux quenouilles, quelques barbelés piqués de rouille. Et tout en dessous, c'était la mer. Encore la mer, mais côté ville. Un carré de mer en contrebas, délimité par de petits quais en ciment. Des barques çà et là renversées sur les rebords. Une maison crevée pour compléter le carré. La route de la Corniche enjambe en danseuse ce petit port très ancien. Pur anachronisme dans cette portion de la ville, mais d'une beauté que même les autoroutes se doivent de respecter.

Quel âge ont ces pêcheurs qui lancent leur ligne au coude à coude ? Cent ans ? Peut-être plus ? Comment se fait-il que les bruits des moteurs et les saillies des klaxons ne descendent pas jusqu'à eux ? Depuis combien de siècles le vent fait-il comme ça danser les fleurs de la nappe sur cette table où traîne un jeu de trictrac ?

Depuis toujours il est là, ce port. Je me mets à le croire. Du haut de ma rambarde, je le contemple comme un tableau qui sans l'avoir cherché s'impose à moi et fait décor. Il s'imprime dans ma cervelle et dorénavant ne la quittera plus. C'est là qu'aura lieu ma prochaine pièce, celle qui depuis des mois se balance comme une barque au fond de ma tête et qui trouve enfin ici, dirait-on, son port. Cette maison crevée avec ses trois arches et sa pâleur sera mon auberge imaginaire. L'eau vient lécher les bords du quai au même rythme que mes idées s'additionnent au décor. C'est là. D'évidence, c'est là.

Je vois un homme qui entre dans cette maison crevée, dans cette auberge, les vêtements trempés d'orage mais les yeux secs. Je sais qu'il s'appelle Siméon et qu'il laisse planer un temps avant de dire le mot chambre, seulement ce mot-là. Chambre. Je vois une fille qui dès son arrivée se met à secouer ses paumes, comme si l'entrée de Siméon dans la pièce avait chargé l'air d'électricité. Elle

s'appelle Solenn. Ça, je le sais. Je vois aussi Abel, qui a la carrure d'un père et qui s'occupe à triturer un bout de métal. Une arme ? Non, c'est peut-être un paratonnerre qu'il répare. Non, pas peut-être, c'est bien ce qu'il fabrique là. Je vois aussi une femme fatiguée derrière son comptoir. Elle s'appelle Anka. Elle lève les yeux quand Siméon dit le mot chambre, juste à ce moment-là et pas avant. Et au mot chambre elle en objecte un seul qui n'a rien à voir – mais peut-être que oui, peut-être que ces deux mots ont tout à voir l'un avec l'autre dans cette histoire. Elle lui dit *ebné*. Mon fils. J'entends qu'autour d'eux ça gronde. C'est peut-être du tonnerre mais c'est peut-être autre chose aussi, ce grondement-là.

L'eau continue de lécher les rebords de ciment, mais ce quai-là n'est plus à Beyrouth. Il est partout. Jusqu'à la fin de mon séjour ici et bien au-delà, en dehors de ces carnets où je viens pour te parler, il ne sera plus question que d'eux et de ce petit quai en carré, de cette auberge et de tous ces mots qu'ils réclament que j'écrive pour exister.



J'ai dû interroger bien des gens pour savoir pourquoi et comment ce petit port avait pu être préservé. Car à Beyrouth, la spéculation immobilière est une autre forme de guerre. Chaque mètre carré de la ville est pris d'assaut et se vend désormais à prix d'or, au mépris du patrimoine. Les vieilles villas sont laissées à l'abandon jusqu'à l'effondrement. C'est le moment où viennent les loups et les maçons qui ont tôt fait de bâtir une tour de trente étages sur les ruines, en balayant tous les trésors phéniciens sous de grands tapis achetés chez Ikea. Personne n'a su me dire comment ce petit port avait échappé à ces carnassiers sûrs de leur bon goût.

J'ai toutefois appris le nom de ce port grâce à A., et j'ai été davantage convaincu de la puissance poétique de cet endroit. Il s'appelle Aïn el-Mreisseh, comme le quartier qui l'abrite, ce qui veut dire l'Oeil de Mreisseh. Mais *ain* peut aussi vouloir dire source. Donc on peut aussi parler de la Source de Mreisseh. Mais là encore, l'arabe étant une langue à plusieurs facettes, le même mot peut vouloir dire essence ou substance, comme on parlerait de la quintessence d'une chose. A. m'a aussi appris que pour dire « aller au fond des choses », l'arabe dit « aller dans l'œil de la chose ».

Tout cela a fait tilt dans ma tête. A. ne savait pas ce que voulait dire Mreisseh. Il croyait que ce mot devait faire référence à quelqu'un. Un nom propre, que j'ai cherché à salir un peu en interrogeant d'autres gens. J'ai ainsi appris que Mreisseh fait référence à une déesse de la mer. Donc, l'Oeil de la Déesse. Mais là encore, le mot peut avoir plusieurs sens en arabe, dont ceux de repos et de rencontre.

L'Oeil du Repos.

La Source de la Rencontre.

La Source du Repos.
L'Oeil de la Rencontre.
L'Essence de la Rencontre.

Les possibilités sont infinies. Et toutes parlent de Siméon, d'Anka, de Solenn, d'Abel et de moi qui sais maintenant un peu mieux ce que je suis venu faire ici.



Il vient un temps où l'on croit tenir toute la ville dans le creux de sa paume, mais on se trompe. La ville est plutôt faite de plusieurs mains posées côte à côte. Toutes ces paumes mises ensemble et sur lesquelles on lit à la fois des vies et des chemins. Des lignes de destin qui se complètent entre elles comme des avenues rejoignent des rues.

Je pose ma main juste à côté de celle des autres, ni par-dessus ni en dessous, juste à côté. Ses lignes et sa chaleur rejoignent d'autres lignes et se réchauffent encore plus et tracent déjà avec elles un chemin différent.

La ville aujourd'hui, ce sont toutes ces paumes. La mienne en fait partie.



Il faudra que je te décrive l'hiver ici, qui ressemble à un très vaste octobre.